

Témoignage chrétien, 22 novembre 1996, n° 2733, p. 1 et 4.

Maurice Chavardès

André Malraux, un destin

«*De Bondy la Grise aux temples engloutis dans l'enfer vert des jungles cambodgiennes, de la couverture blanche de La Condition humaine, Goncourt 1933, à Teruel la Rouge des maquis du Périgord noir aux ors du ministère de la Culture, une vie, un destin*».

Ainsi est présenté l'ouvrage que la collection «*Découverte*», chez Gallimard, consacre à André Malraux à l'occasion du transfert de ses cendres au Panthéon, le 23 novembre prochain. Christian Biet, Jean-Paul Brighelli et Jean-Luc Rispail brosent donc la vie et analysent l'œuvre de l'auteur de *L'Espoir* dans leur *André Malraux, la création d'un destin*. Né le 3 novembre 1901, Malraux est du Nord par son père, qui dirige à Paris une agence de banque américaine, et il a du sang italien par sa mère, qui, une fois séparée de son mari, vivra avec son fils à Bondy, dans la banlieue parisienne. Il dira plus tard n'avoir pas eu d'enfance. Dans ses *Antimémoires*, il avouera avoir «*peu et mal appris à (se) créer*» lui-même. «*J'ai su quelquefois agir, mais l'intérêt de l'action, sauf lorsqu'elle s'élève à l'histoire, est dans ce qu'on fait et non dans ce qu'on dit.*»

En réalité, il vivra davantage au niveau exalté des mots, dont il saura se servir avec un vrai génie de l'altitude. N'usant d'aucun diplôme pour se carrer dans la société (il lâchera ses études avant le baccalauréat) il deviendra un remarquable autodidacte, et brillera, à 19 ans, par ses jugements littéraires et artistiques. Pour vivre, il fait commerce de livres rares, parfois voués à l'enfer des bibliothèques comme *Le bordel de Venise*, attribué à Sade. Il collabore à *Action*, revue anarchisante. Il y rencontre Cendrars, Cocteau, Eluard et Aragon. Il rencontre aussi Clara Goldschmidt, riche héritière d'une famille juive allemande émigrée. «*Sans vous, lui dira-t-il un jour, je n'aurais été qu'un rat de bibliothèque.*»

Il va devenir pilleur de temples cambodgiens. Arrêté sur le bateau, ramené à Phnom Penh, condamné à trois ans de prison ferme, il sera libéré grâce à Clara qui mobilise à Paris personnalités intellectuelles et politiques. Changeant son fusil d'épaule, il lance, en 1925, à Saïgon, un journal pro-annamite, *L'Indochine*, qui brocarde le gouverneur et tous les personnages importants d'une administration frelatée. «*Vous ne gouvernez la Cochinchine – écrit Malraux dans l'un de ses éditoriaux – que par la crainte, l'argent et la sûreté.*» Le journal ne tarde pas à être bâillonné, ruiné. Malraux rentre en France, porteur du matériau qui va servir à l'écriture de *La Tentation de l'Occident* et des romans extrême-orientaux : *La Voie royale*, *Les Conquérants*, *La Condition humaine*.

De ses déboires asiatiques, il a rapporté une conviction : c'est que rien ne vaut la parole dans le domaine de l'imaginaire, pas dans celui de la polémique. Comme le dit excellemment Jean-François Lyotard dans la remarquable biographie qu'il intitule : *Signé Malraux*, «*la faculté persuasive s'exerce toujours au détriment de la pensée, elle se moque de l'exactitude.*» Transposons cette observation sur le plan littéraire. Cela donne la notice biographique des *Conquérants* soit : «*Malraux, né à Paris. Chargé de mission archéologique au Cambodge et au Siam par le ministère des Colonies (1923). Membre de la direction du parti Jeune Annam (1924). Commissaire du Guomindang pour la Cochinchine (1924-1925). Délégué à la propagande auprès du mouvement nationaliste à Canton sous Borodine (1925).*

Etats de service imaginaires. D'où la question des trois auteurs d'*André Malraux, la création d'un destin* : «*L'écrivain de génie a-t-il tous les droits, y compris celui d'inventer sa vie ?*» Car ni les révolutionnaires de Canton, ni ceux de Shanghai n'ont jamais vu Malraux à leurs côtés. Il n'empêche : par ses dons de visionnaire et la magie des phrases, il a su rendre présents les grands mouvements historiques qui se déroulaient à des milliers de kilomètres de lui.

Lui, en 1926, il est à Paris, où les surréalistes se rapprochent des communistes. «*Partout où règne la civilisation occidentale – dit un tract surréaliste – toutes attaches humaines ont cessé, à l'exception de celles qui avaient pour raison d'être l'intérêt.*»

Malraux partage ce jugement. Il incarne même le mythe de l'intellectuel révolutionnaire. La critique salue son talent. Le prix Interallié lui est décerné pour *La Voie royale*, et *La Condition humaine* emporte le Goncourt. C'est aussi l'époque des grands voyages avec Clara : Union soviétique, Perse (Iran), Chine, Indes, Japon, Etats-Unis. Leur couple, cependant, se défait. Il rencontre Josette Clotis, Louise de Vilmorin.

1936, le Front populaire, auquel il ne participe pas vraiment, et la guerre d'Espagne, où il va s'engager à fond, et, en particulier, trouver pour l'armée républicaine espagnole des avions et des aviateurs. Il commandera l'escadrille *España*, bien qu'il ignorât tout du pilotage. Un peu plus tard, il fera une tournée à New York, Washington, Los Angeles, Toronto, pour récolter des fonds au profit de l'Aide médicale espagnole. Et il entame la rédaction d'un nouveau roman : *L'Espoir*, qui paraîtra en 1937. Il sera suivi du tournage d'un film, avec le même titre, produit par Corniglion-Molinier, en compagnie de qui il avait survolé, trois ans plus tôt, le pays de la reine de Saba, au Yémen.

Malraux se bat au coude à coude avec les communistes, ces «*chrétiens d'un monde sans Christ*», dit Lyotard. Il serait plus juste de dire : un monde sans Dieu. Car les communistes et les anarchistes qui traquaient, à Barcelone, les moines et les curés n'en brandissaient pas moins des pancartes représentant Jésus avec cette inscription : «*Tu eres con nosotros !*» (Tu es avec nous). Malraux privilégie la communion avec les staliniens. A qui prétend que le communisme est une tyrannie, il répond : «*Staline a donné de la dignité à l'humanité et, pas plus que l'Inquisition n'a atteint la dignité foncière du christianisme, les procès de Moscou n'ont diminué la dignité fondamentale du communisme.*» Que répondre à cela ?

Plus tard, en 1948, après connaissance de l'élimination par les communistes espagnols des opposants de gauche, après l'infiltration des résistants en France, après la politique d'expansion de Moscou dans le monde de Yalta, après les disparitions répétées de ses amis écrivains ou artistes soviétiques, Malraux avait compris que toutes les façons de combattre le fascisme n'étaient pas bonnes. Ce qui ne l'empêchera pas, en 1964, de rapporter comme venant d'une grande pensée, la phrase de Staline : «*A la fin, il n'y a que la mort qui gagne.*»

Après la guerre d'Espagne, et annoncée par elle, ce fut la deuxième guerre mondiale. Au mois de mars 1940, Malraux a 38 ans et voudrait voler. L'Armée de l'Air ne veut pas de lui. Il sera deuxième classe dans les blindés. En mai, au cours d'un engagement, il est légèrement blessé. Fait prisonnier, il s'évade avec le futur aumônier du Vercors. Il va connaître deux ans de retraite studieuse et familiale en Limousin, avec sa nouvelle compagne, Josette Clotis, qui lui donne un fils. Au printemps 1942, cependant, il noue des contacts avec la Résistance, s'autoproclame «*colonel Berger*», accepte, devant la réticence des Francs-tireurs partisans de n'être qu'inspecteur général des maquis du Centre (ce qui n'est pas rien), et part inspecter les maquis du Tarn.

L'épisode est confié par François-Georges Dreyfus, dans son *Histoire de la Résistance*. Tombé dans une embuscade, Malraux a de la chance. Se présentant aux Allemands comme le chef militaire de la région, il échappe cependant à la torture et à l'exécution. Incarcéré à la prison Saint-Michel de Toulouse, il y attendra la Libération. Oublié, chance ultime, du «*dernier train de déportés qui, parti le 14 août, arrivera quand même dans le Reich.*»

Un tel concours de chances peut surprendre. Malraux ne brode-t-il pas ? Ce ne serait pas la première fois qu'il rêverait sa vie plus qu'il ne vivrait. Ce qui est sûr, c'est que, Paris libéré, le colonel Berger prend la tête d'une brigade destinée à reconquérir l'Alsace. Et il accrochera effectivement le béret noir républicain qu'il n'a jamais quitté depuis l'Espagne sur la flèche de la cathédrale de Strasbourg. Vainqueur, pour la première fois de sa vie. Mais trois deuils vont le frapper : sa deuxième épouse, Josette, écrasée par un train, et ses deux frères, Claude et Roland, le premier exécuté comme résistant, le second mort déporté à Neuengamme...

Novembre 1945 : de Gaulle appelle Malraux auprès de lui et le nomme ministre de l'Information. Alors que les intellectuels (Camus, Sartre, Merleau-Ponty...) prennent leur distance avec le général, Malraux ne résistera pas à la fascination. Il accompagnera de Gaulle, au gouvernement ou dans sa retraite, jusqu'à sa mort, en 1970. Il définit le gaullisme comme le «*rejet de tout ce qui n'est pas la grandeur et l'autonomie nationales.*» Homme lige de De Gaulle, il «*prête sa voix à la politique et sa plume à l'esthétique*» écrivent Biet, Brighelli et Rispaïl. Ce seront des œuvres comme *Les Voix*

du silence ou *La Métamorphose des Dieux*. La France, pendant ce temps, fait la guerre en Algérie. Elle y pratique même la torture. Alors, Malraux rejoint Sartre et Mauriac dans une protestation indignée : «*L'Etat policier est à deux pas. Après, c'est la nuit.*»

Revenu au gouvernement comme ministre de la Culture en 1958, il défend *Les Paravents*, de Jean Genet, qui suscita la fureur des colonialistes. Et il lance aux députés : «*La liberté n'a pas toujours les mains propres, mais il faut toujours choisir la liberté !*» Avril 1961, tentative de putsch en Algérie. Malraux se sent une âme de soldat de la légalité et de la justice. Il prête la main à l'organisation de la résistance à un parachutage redouté de l'OAS. Ensuite, il voyagera («*même en conseil des ministres*» aurait dit de Gaulle) : à Washington, à Pékin, où il revit à sa façon *La Condition humaine*. Il prononce, d'une voix trémulante et inspirée, les oraisons funèbres de Jean Moulin, Georges Braque, Le Corbusier.

En 1968, tout en comprenant «*l'illusion lyrique*» de la jeunesse soulevée, il cède au conservatisme contre l'ouverture, et il défile sur les Champs-Élysées, pour soutenir de Gaulle, avec les plus obtus des gens de droite. On est loin de la défense des *Paravents* ! De Gaulle n'a-t-il pas dit que la vieillesse était un naufrage ? Les *Antimémoires* seront encore une navigation sûre sur l'océan de la fatalité et de la mort. Malraux, qui vit dans le havre de Verrières-le-Buisson, avec Louise de Vilmorin, a fait de cet ouvrage le lieu où le destin du monde se confond avec celui d'un homme. Pour la mort du général, en 1970, il écrit : «*Agonie, transfiguration ou chimère*».

Six ans plus tard, c'est à son tour de se retirer du monde. Il le fit discrètement. Son inhumation eut lieu dans le cimetière de Verrières, avec une petite troupe d'amis. Ni bénédiction, ni prière, ni croix. Qui aurait pensé alors à une «panthéonisation», vingt ans plus tard, du révolté, de l'anticolonialiste et du chantre de la V^e République ?

* * *

Malraux III

La prestigieuse collection intitulée Bibliothèque de la Pléiade publie, à la veille de l'admission d'André Malraux parmi les «grands hommes» du Panthéon, un troisième volume consacré au *Miroir des limbes* : c'est-à-dire aux *Antimémoires* réunis avec *La Corde et les souris* (*Hôtes de passage*, *Les Chênes qu'on abat*, *La Tête d'obsidienne* et *Lazare*). A ces écrits autobiographiques l'on a ajouté les *Oraisons funèbres* (entre autres, les textes liés aux funérailles de Georges Braque, de Le Corbusier et au transfert des cendres de Jean Moulin). Pour compléter le tout, un inédit : *Le Règne du Malin*, roman écrit avant la guerre et jamais publié dans sa forme première, mais repris et intégré sous une forme nouvelle dans les *Antimémoires*. Par là même assimilé à l'œuvre autobiographique.

Présenté par Marius-François Guyard, avec une chronologie due à François Trécourt et des notes, notices et variantes de Jean-Claude Larrat, cet ouvrage constitue un capital Malraux III, qui succède, dans la Pléiade, à un Malraux I^{er} et à un Malraux II (du romancier à l'écrivain d'art). Ce découpage n'est-il pas un peu trop didactique ? En 1967, année de la parution des *Antimémoires*, Malraux ne déclarait-il pas : «*Je n'ai jamais écrit un roman pour écrire un roman. J'ai poursuivi une sorte de méditation ininterrompue qui a pris des formes successives, dont celle du roman.*»

Malraux est bien l'homme des *Antimémoires*. L'homme ou le personnage. Le livre est fait d'une vie vécue et d'une œuvre composée par un même personnage. Peu importent les confusions, les erreurs, voire les contrevérités ! Racontant sa propre histoire, le romancier opère une fusion entre sa biographie et ses rêves. Le narrateur, agnostique, sait qu'il n'atteindra pas l'inaccessible. Peu importe : la lumière gagne quand même sur les ténèbres. Leçon d'une œuvre, révélation d'un destin...